

Julia Raber / Max Schmitz

Traduction française du *De educatione principum* (1551) de Jean Sturm

La présente contribution présente la traduction en français de l'œuvre latine *De educatione principum* de l'humaniste d'origine luxembourgeoise Jean Sturm. Pour l'établissement de cette traduction, le choix s'est porté sur l'*editio princeps* de 1551¹ contenue dans un recueil, où ce texte de Sturm figure en tête. Mais dans le titre principal de l'imprimé l'œuvre éminente *De laudibus Graecarum literarum* de Conrad Heresbach (*1496-†1576) est mise bien mieux en évidence². Cet imprimé diffère de l'édition de 1581³, qui comprend en outre une lettre à Alexandre, duc de Sloutsk et de Kapył (actuelle Biélorussie), datée du 27 mai 1581. Cette œuvre *Sur l'éducation des princes* est imprimée au moins huit fois au 16^e siècle, s'y ajouteront encore plus tard deux éditions⁴. Le caractère inédit de cet article réside dans le fait qu'il s'agit de la première traduction française.

- 1 CLARISSIMI VIRI CONRADI HERESBACHII IURECONSULTI, *De laudibus Graecarum literarum oratio* [...], Strasbourg : Wendelin Rihel l'Ancien 1551, f. [2r-15v]. La référence dans le « Verzeichnis der Drucke 16. Jh. » (VD 16) est « VD16 H 2287 ». Des exemplaires sont entre autres conservés à Munich (BSB et LMU) et à Vienne (ÖNB). L'exemplaire de Vienne est également numérisé : URL: https://digital.onb.ac.at/OnbViewer/viewer.faces?doc=ABO_%2BZ180854606 (consulté le 15.2.2021).
- 2 Sur Conrad Heresbach, voir SZAMEITAT, Martin, *Konrad Heresbach – Ein niederrheinischer Humanist zwischen Politik und Gelehrsamkeit*, Bonn 2010. POHL, Meinhard (dir.), *Der Niederrhein im Zeitalter des Humanismus. Konrad Heresbach und sein Kreis. Referate der 9. Niederrhein-Tagung des Arbeitskreises niederrheinischer Kommunalarchive für Regionalgeschichte*, Bielefeld 1997. Voir également „Conrad Heresbach“, URL: <http://www.summagallicana.it/lessico/h/Heresbach%20Conrad.htm> (consulté le 15.2.2021).
- 3 La référence de cette édition est « VD16 S 9930 ». Voir ROTT, Jean, „Bibliographie des œuvres imprimées du recteur strasbourgeois Jean Sturm (1507-1589)“, in: ROTT, Jean, *Investigationes historicae. Églises et société au XVI^e siècle. Gesammelte Aufsätze*, t. 2, Strasbourg 1986, p. 471-556, ici p. 528, n° *141.
- 4 SINGER, Bruno, *Fürstenspiegel in Deutschland im Zeitalter des Humanismus und der Reformation. Bibliographische Grundlagen und ausgewählte Interpretationen: Jakob Wimpfeling, Wolfgang Seidel, Johann Sturm, Urban Rieger*, Munich 1981, n° 30, p. 98-100. Les indications dans TINSLEY, Barbara Sher, „Johann's Sturm's Method for Humanistic Pedagogy“, in: *Sixteenth Century Journal* 20/1 (1989), p. 23-39, ici p. 33, note de bas de page 55 (« It was printed five times in the sixteenth century; twice in the seventeenth, and once in the eighteenth century. ») semblent incomplètes, voire erronées et ne concordent pas avec celles dans SPITZ, Lewis W. / TINSLEY, Barbara Sher, *Johann Sturm on Education. The Reformation and Humanist Learning*, St. Louis (MO) 1995, p. 176 (« it was reprinted in eight editions by the year 1600 »).

Notons au passage qu'une traduction anglaise incomplète⁵, réalisée par Lewis William Spitz et Barbara Sher Tinsley, est sortie en 1995⁶.

Le choix de focaliser les recherches sur Jean Sturm et son *De educatione principum* s'explique premièrement par le thème de cet écrit, à savoir l'éducation, deuxièmement par le fait que cette œuvre n'était pas encore exploitée de façon exhaustive, et troisièmement par son auteur, un humaniste né dans l'ancien duché de Luxembourg. Les humanistes luxembourgeois bénéficient d'un intérêt accru ces dernières années, notamment grâce au colloque d'Arlon « Humanisme régional entre Rhin, Meuse et Moselle (XV^e-XVI^e siècles) », qui s'est tenu le 15 et 16 mars 2018⁷ et grâce à la publication de trois monographies sur Jean Goritz (Janus Corycius)⁸, Barthélemy Latomus⁹ et Nicolas Mameranus¹⁰. Une exposition¹¹ ainsi que plusieurs publications sur Sturm et Strasbourg au temps de la Réforme ont vu le jour en 2007, l'année du 500^e anniversaire de l'humaniste, et en 2009¹². D'ailleurs Sturm n'est pas un érudit inconnu aux lecteurs de la *Hémecht*, puisqu'il a également fait l'objet de plusieurs articles dans celle-ci¹³.

Jean Sturm (*Johannes Sturmius*) est considéré comme « le plus savant pédagogue » de son époque¹⁴. Il est né le 1^{er} octobre 1507 à Schleiden dans l'Eifel. Il est possible que sa mère Gertrude Huls descende d'une ancienne famille bourgeoise de Cologne¹⁵.

-
- 5 La partie [1.6 *moderatio*] et la section finale de l'œuvre *De educatione principum* semblent avoir été oubliées, vu que les derniers mots de la traduction sont « [...] and does not allow it to be stained. ». De même la phrase « Itaque bonorum et doctorum virorum [...] et cruciatus contemnere. » dans la section [1.5] *religio* n'est pas traduite non plus. SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 185. Voir SCHRÖDER, Bernd (dir.), *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge der Reformation. Zwei seiner Schulschriften aus Anlass seines 500. Geburtstages*, Léna 2009, p. 14, note de bas de page 20. L'ouvrage de Schröder comprend aussi de brefs extraits du *De educatione principum* traduits en allemand.
 - 6 SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 177-185. Dans le même volume (p. 71-118), Arnold observe une traduction « parfois fautive » pour un autre traité pédagogique de Sturm (*De literarum ludis recte aperiendis liber*). ARNOLD, Matthieu, „Jean Sturm (1507-1589), le pédagogue du siècle de la Réformation“, in: *Positions luthériennes* 55 (2007), p. 147-164, ici p. 147-148, note 1 de bas de page.
 - 7 Actes publiés dans *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg* 149-150 (2018-2019).
 - 8 KEILEN, Lydia, Coryciana. *Livre premier. Épigrammes / Epigrammata (1524)*, Paris 2020.
 - 9 DELVAUX, André, *Barthélemy Latomus. Pédagogue et conseiller humaniste (~1497 - 1570)*, Genève 2020. Voir aussi la recension dans *Hémecht* 72/4 (2020), p. 493-494.
 - 10 TIBBLE, Matthew, *Nicolaus Mameranus. Poetry and Politics at the Court of Mary Tudor*, Leyde 2020.
 - 11 Par exemple ARNOLD, Matthieu / COLLONGES, Julian, *Jean Sturm. Quand l'humanisme fait école*, Strasbourg 2007.
 - 12 Voir ARNOLD, MATTHIEU (dir.), *Johannes Sturm (1507-1589). Rhetor, Pädagoge und Diplomat*, Tübingue 2009 et SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5).
 - 13 Par exemple LOUTSCH, Claude, „La notion de patrie chez les humanistes luxembourgeois“, in: *Hémecht* 60/3-4 (2008), p. 269-283.
 - 14 SCHMIDT, Charles, *La vie et les travaux de Jean Sturm, premier recteur du Gymnase et de l'Académie de Strasbourg*, Strasbourg 1855, p. 1. ARNOLD, Matthieu, „Le projet pédagogique de Jean Sturm (1507-1589) : originalité et actualité“, in: *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* 87/4 (2007), p. 385-413, ici p. 395 : « Jean Sturm fait partie des grands pédagogues du XVI^e siècle ».
 - 15 SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 1-2.

Jean a treize frères et sœurs¹⁶. Son père Guillaume est administrateur des biens du comte Dietrich (Thierry) IV de Manderscheid-Schleiden (*1481-†1551)¹⁷ et Jean sera éduqué avec les enfants de celui-ci¹⁸. Les parents attachent une grande importance à l’instruction de leur fils, ainsi, entre 1521 et 1524, il est scolarisé au Collège St-Jérôme de Liège¹⁹, ensemble avec Jean Sleidan (*1506-†1556)²⁰, autre (futur) humaniste de l’ancien duché de Luxembourg. De 1524 à 1529, il fait des études à Louvain au *Collegium trilingue*²¹ et obtient le titre de maître en 1527. En 1529, il part achever ses études à Paris²². Jean est formé dans les arts libéraux donc surtout aux lettres anciennes, mais aussi en médecine et en droit²³, deux disciplines qu’il finit par abandonner²⁴. À partir de 1527, il donne lui-même des cours sur la rhétorique²⁵, la dialectique ainsi que sur des auteurs latins et grecs²⁶, à l’Université de Paris²⁷. Il édite des œuvres antiques et travaille comme secrétaire pour le cardinal Jean du Bellay (*1492/1498 – †1560)²⁸. Entreprenant beaucoup de voyages, Sturm se rend à Strasbourg en 1528 et y adhère à la Réforme cinq années plus tard²⁹. À Paris, il épouse vers 1532 Jeanne Pison (*Johanna Pondéria*), qui meurt en 1551³⁰. Il se mariera encore par deux fois, d’abord avec Marguerite Wigand, puis avec Élisabeth de Hohenburg. On peut supposer qu’il a fait la connaissance de toutes deux à Strasbourg. Ses cinq enfants meurent très tôt³¹. À la fin de 1536, un poste de professeur au *Collegium praedicatorum* lui est offert et Sturm s’installe définitivement à Strasbourg³². Hormis ce poste, d’autres arguments parlent en faveur

16 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 14.

17 SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 1. Sur Dietrich IV, voir „Das Leichenbegängnis des Grafen Dietrich IV. von Manderscheid-Schleiden 1551“, in: Nikolas-Reinartz, URL: <http://www.nikola-reinartz.de/texte/88leichenbegaengnis.html> (consulté le 15.2.2021).

18 SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 2.

19 TINSLEY, *Johann’s Sturm’s Method* (note 4), p. 24.

20 ARNOLD, *Le projet pédagogique* (note 14), p. 394 et 396.

21 FUCHS, Thorsten, „Sturm, Johann“, in: LANDFESTER, Manfred (sous la dir.), *Brill’s New Pauly Supplements II-vol. 8 : The Reception of Antiquity in Renaissance Humanism*, Leyde/Boston 2017, p. 453-454.

22 ARNOLD, *Johannes Sturm (1507-1589), le pédagogue* (note 6), p. 148.

23 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 15.

24 SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 10.

25 TINSLEY, *Johann’s Sturm’s Method* (note 4), p. 25.

26 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 15. SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 8 et 10.

27 ARNOLD, *Johannes Sturm (1507-1589). Rhetor* (note 11), p. 3. Contrairement à l’article de 2007, dans lequel il est encore question du Collège Royal. ARNOLD, *Le projet pédagogique* (note 14), p. 394 (« Au Collège Royal, le futur Collège de France, il donna [...] des cours »).

28 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 15.

29 ARNOLD, *Le projet pédagogique* (note 14), p. 394. ARNOLD, *Johannes Sturm (1507-1589), le pédagogue* (note 6), p. 148.

30 JAUMANN, Herbert, „Sturm(ius), Johann(es)“, in: *Deutsche Biographie*, URL: <https://www.deutsche-biographie.de/pnd118757598.html> (consulté 15.2.2021). SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 11.

31 JAUMANN, *Sturm(ius), Johann(es)* (note 30). SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 15, note de bas de page 25.

32 ARNOLD, *Le projet pédagogique* (note 14), p. 394. SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 16 et 18.

de Strasbourg : c'est un lieu d'impression important et, comme la Réforme s'y est ancrée définitivement en 1529³³, la ville est considérée comme son centre pour l'Allemagne du sud-ouest. En outre, Sturm veut concourir à réformer le système scolaire³⁴. Rapidement, il publie l'ouvrage *De literarum ludis recte aperiendis liber*³⁵, qui comprend un programme scolaire détaillé et des méthodes appropriées³⁶. L'approbation de ses recommandations sera suivie le 30 septembre 1538 par la fondation d'un *Gymnasium illustre*, un gymnase ou une Haute École offrant aussi des cours propédeutiques³⁷. Les institutions actuelles, le Gymnase Jean Sturm et l'Université de Strasbourg remontent à cette création³⁸. Sturm est nommé recteur à vie du gymnase et de plus en plus d'élèves s'y inscrivent³⁹. En 1566, l'empereur Maximilien II reconnaît la Haute École comme académie ou semi-université⁴⁰ avant qu'elle ne devienne une université en 1621⁴¹. Dans les années qui suivent sa fondation, le gymnase de Strasbourg sert de modèle à des écoles dans toute l'Europe⁴². Sturm contribue lui-même à la création ou à la réforme des écoles à Lauingen, Hornbach et Thorn et, par l'intermédiaire de ses élèves, il influence aussi d'autres écoles, comme celles d'Altdorf, Bâle, Genève, Heidelberg, Memmingen et Riga⁴³. Au cours de sa vie, l'humaniste reste fidèle à un protestantisme modéré et pacifique. Ainsi, en 1534 et 1535, il s'efforce de concilier les protestants et les catholiques⁴⁴. Quelques années plus tard, il prend part aux colloques religieux de Haguenau, Worms et Ratisbonne pour défendre la cause des protestants en France et en Allemagne⁴⁵. En raison de son attitude plutôt tolérante⁴⁶, des conflits naissent avec les partisans du luthéranisme orthodoxe, notamment avec Jean Marbach⁴⁷, de sorte que Sturm doit finalement se démettre de sa fonction de recteur à la fin de l'année 1581⁴⁸. Presque aveugle et endetté, suite au soutien financier en faveur des

33 ARNOLD, Le projet pédagogique (note 14), p. 386.

34 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 17.

35 Traduction française dans l'édition en fac-similé : STURM, Jean, *De literarum ludis recte aperiendis liber. De la bonne manière d'ouvrir des écoles de Lettres*, Strasbourg 2007. Traduction allemande : SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 75-229.

36 ARNOLD, Jean Sturm (1507-1589), le pédagogue (note 6), p. 154. SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 34.

37 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 18.

38 ARNOLD, Le projet pédagogique (note 14), p. 385 et 402 : « Gymnase de Strasbourg - berceau de l'enseignement primaire et secondaire, ainsi que de l'Université ».

39 D'après les indications des contemporains, le Gymnase aurait compté jusqu'à 645 élèves. Ce nombre pourrait être exagéré. Voir ARNOLD, Jean Sturm (1507-1589), le pédagogue (note 6), p. 163. SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 79 (« en 1546 [...] 624 élèves »).

40 ARNOLD, Jean Sturm (1507-1589), le pédagogue (note 6), p. 149.

41 „Près de cinq siècles d'histoire“, URL: <https://www.unistra.fr/index.php?id=18597#c83937> (consulté le 15.2.2021).

42 JAUMANN, Sturm(ius), Johann(es) (note 30).

43 JAUMANN, Sturm(ius), Johann(es) (note 30). ARNOLD, Jean Sturm (1507-1589), le pédagogue (note 6), p. 163.

44 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 16 et 20.

45 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 19.

46 ARNOLD, Jean Sturm (1507-1589), le pédagogue (note 6), p. 152.

47 ARNOLD, *Johannes Sturm (1507-1589). Rhetor* (note 11), p. 2.

48 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 22. TINSLEY, Johann's Sturm's Method

huguenots lors de la première guerre de religion en France (1562-1563), il se retire dans son manoir à Nordheim, près de Strasbourg. Écrivant jusqu'à la fin de sa vie, il meurt le 3 mars 1589⁴⁹.

L'œuvre de Sturm comprend pas moins de 155 titres en 503 éditions différentes⁵⁰, que l'on peut ventiler en cinq groupes⁵¹ :

- 1) des éditions et des commentaires de textes antiques (33+25 publications) ;
- 2) des introductions à des manuels scolaires ou à des textes, et d'autres écrits (30+25);
- 3) des manuels scolaires et des traités sur la rhétorique et le style (4+4) ;
- 4) des traités sur des litiges religieux ou sur la politique, et des écrits de circonstance (14+4+8) ;
- 5) des traités sur des questions pédagogiques⁵².

Au sein du dernier groupe, huit traités sont essentiels pour l'exploration du thème de l'éducation (présentés en ordre chronologique)⁵³ :

- 1) *De amissa dicendi ratione* (1538)
- 2) *De literarum ludis recte aperiendis* (1538)
- 3) *Nobilitas literata* (1549)
- 4) *Epistolae duae de nobilitate anglicana* (rédigé en 1550 et publié en 1551)⁵⁴
- 5) *De educatione principum* (1551)
- 6) *Scholae Lauinganae* (1565)
- 7) *Classicae epistolae* (1565)
- 8) *Academicae epistolae urbanae* (1569)

De ses contributions un tiers au moins concerne des objectifs ou méthodes pédagogiques⁵⁵. On constate qu'au sein de ce groupe pédagogique, la lettre *De educatione principum*⁵⁶ se situe dans la période centrale. La lettre est adressée à

(note 4), p. 26, note de bas de page 15 et p. 37.

49 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 22.

50 ROTT, Bibliographie des œuvres imprimées (note 3), p. 471-472.

51 Arnold, dans son article de 2007, opte pour huit genres littéraires différents. Le *De educatione principum* figure ici au sein de la quatrième catégorie, celle des écrits programmatiques sur l'enseignement et l'éducation. ARNOLD, Jean Sturm (1507-1589), le pédagogue (note 6), p. 150. Voir aussi ARNOLD, *Johannes Sturm (1507-1589). Rhetor* (note 11), p. 1.

52 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 23.

53 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 24, 27-30 et 32-33. TINSLEY, Johann's Sturm's Method (note 4), p. 24. ARNOLD, Le projet pédagogique (note 14), p. 395. Voir SCHMIDT, *La vie et les travaux* (note 14), p. 314 et 316-318.

54 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 32. La lettre de Sturm date du 5 septembre (« Nonis Septemb(ris) ») 1550 et non pas du 9 comme indiqué par Schröder. Voir ROTT, Bibliographie des œuvres imprimées (note 3), p. 503, n° *59.

55 ARNOLD, *Johannes Sturm (1507-1589). Rhetor* (note 11), p. 4.

56 SCHRÖDER, *Johannes Sturm (1507-1589) – Pädagoge* (note 5), p. 30-32.

Guillaume V, duc de Juliers-Clèves-Berg (*1516 – †1592)⁵⁷ et est structurée en six parties correspondant aux six vertus nécessaires. Sturm prétend dans cet écrit comme dans le *De literarum ludis recte aperiendis liber* que l’instruction (*sapientia*) développe une attitude morale et religieuse (*pietas*)⁵⁸. Pousser ses élèves vers l’éloquence latine et une profonde connaissance de la littérature classique, voilà la visée de Sturm⁵⁹. Lebermann résume l’objectif principal comme suit : « Die Schrift handelt hauptsächlich über die Eigenschaften, die ein guter Prinzenerzieher haben muß, und nach denen die fürstlichen Eltern bei der Auswahl des Erziehers ihre Entscheidung treffen sollen⁶⁰. » Le choix d’un précepteur pour le jeune prince est donc primordial et dans son *De educatione principum* Sturm rend hommage à Conrad Heresbach en le présentant comme un modèle à suivre (« souhaitons que le maître du prince, enfant, soit tel que Conrad Heresbach l’a été ou plutôt tel qu’il est maintenant »). Comme précisé plus haut, nous nous sommes focalisés ici sur la traduction et renvoyons le lecteur intéressé au travail de candidature pour l’édition du texte latin et le commentaire de son contenu.

Sur l’éducation des princes

Au très illustre prince Guillaume, duc de Juliers, de Clèves et de Berg,
comte de la Marck et de Ravensberg, seigneur de Ravenstein,
lettre de Jean Sturm au sujet de l’éducation du prince.

[Introduction]

Très illustre prince, voici ce qu’il faut souhaiter le plus : apporter avec soi dans cette lumière-ci en même temps que la nature un beau corps et une bonne santé ; et avoir une descendance très noble et être introduit dans des familles très anciennes est une excellente chose. Et ces biens-ci sont encore davantage mis en valeur lorsque la nature attribue aussi aux nouveau-nés la finesse d’esprit et l’intelligence. Mais recevoir une bonne formation, éducation et instruction est également digne de louange : d’habitude, sans cela, la force de la nature est souvent assoupie, affaiblie ou à ce point entravée que rien de remarquable ne brille. Pour cette raison, la vigueur de votre corps et votre beauté s’éteindront en même temps que votre vie et la gloire de votre race perdrait de sa grandeur à son extinction, si elle n’avait pas été mise en lumière par l’honnêteté de vos mœurs et par la vivacité de votre esprit ; nous aimons et admirons tous ces deux qualités en vous. Mais, tous ces biens eux-mêmes n’auraient pas si largement déployé leur force sans l’éducation et l’enseignement que vous avez reçus à la maison ; la prévoyance mémorable de votre père, un excellent prince, et celle de votre mère, une femme très avisée, a été manifeste quand ils organisaient très consciencieusement votre enseignement ; ils l’ont arrangé de telle sorte que vos yeux ne vissent, vos oreilles n’entendissent, et votre esprit n’appût à connaître rien qui fût éloigné de la vertu des hommes importants, de la religion des chrétiens, de la doctrine des érudits, de l’honnêteté de tous les hommes.

57 Sur Guillaume V, voir VON BÜREN, Guido et autres (dir.), *Herrschaft, Hof und Humanismus. Wilhelm V. von Jülich-Kleve-Berg und seine Zeit*, Bielefeld 2018.

58 ARNOLD, Le projet pédagogique (note 14), p. 395.

59 TINSLEY, Johann’s Sturm’s Method (note 4), p. 23.

60 LEBERMANN, Bruno, *Die pädagogischen Anschauungen Conrad Heresbachs. Inaugural-Dissertation*, Hambourg 1905, p. 137.

[1 Les six vertus du maître d'école]

C'est pourquoi les hommes érudits pensent que ce n'est pas la plus petite partie de votre bonheur d'avoir été confié à Conrad Heresbach pour qu'il vous instruisse lorsque vous étiez un tout jeune homme ; on attribue à cet homme aussi bien de la prévoyance que de l'attention, de la bonne foi, de l'érudition, de la religion et de la modération ; quand le maître d'école et le précepteur possèdent ces six vertus et quand les parents leur ont confié leur enfant qui a une bonne disposition pour qu'ils l'instruisent, il ne peut en résulter que quelque chose de brillant et d'excellent.

[1.1] La prévoyance

C'est un signe de prévoyance que d'apprécier combien il est important d'instruire le fils de celui qui est à la tête des affaires publiques, dont les parents veulent qu'il devienne leur héritier, dont le peuple attend qu'il gouverne l'État d'une manière très efficace et bienfaisante, avec modération et sagesse, alors que ceux qui sont utiles, honorables ou même des citoyens profitables à la patrie proviennent souvent aussi de familles bourgeoises ; mais cet enseignement convient d'autant mieux aux familles nobles. Plus ceux qui les commandent sont puissants par leur autorité, leur prestige et leur honorabilité, plus ils doivent aussi éclairer tous les autres hommes par leur enseignement, par leur vertu et par leurs mœurs. Il est donc caractéristique d'un maître prévoyant et des mœurs d'un précepteur de considérer avant tout quelle tâche il a assumée et quelle attente existe à son sujet de la part des parents, de la patrie et de tous les hommes de bien, quelle attente existe aussi de la part des hommes érudits.

En effet, l'instruction appropriée et convenable des familles nobles est du ressort de toutes les associations d'hommes instruits, de la même manière que l'éducation d'Aristote était du ressort des philosophes ; Aristote a élevé Alexandre de telle sorte que l'on reconnût pour juste le fait que les philosophes pouvaient prendre soin non seulement de l'État, mais aussi des magistrats, qu'ils pouvaient instruire les chefs d'État ainsi que les rois et qu'ils pouvaient former par leurs mœurs et par leur sagesse des hommes tels que la vie des mortels, les qualités innées des hommes et leurs natures les désirent. C'est pourquoi il est difficile de déterminer lequel des deux a recueilli le plus d'honneur grâce à l'influence de l'autre en guidant les hommes tout au long de leur vie : Aristote qui l'a formé et poli ou Alexandre qui a exercé le pouvoir reçu de son père Philippe par le savoir qu'il a reçu d'Aristote, de telle sorte que toute la haine du père a disparu chez le fils. Et celui que la Grèce n'a pas pu supporter au début a à ce point étendu, sans manifester de haine, l'empire de son père qu'il devint le maître de presque tous les hommes, qu'il reçut un surnom glorieux et fut appelé Alexandre le Grand, non seulement grâce à son pouvoir et à sa fortune, mais aussi grâce à sa connaissance du pouvoir et du commandement. À cause de l'argent ou à cause de la renommée que certains philosophes dédaignent totalement, Aristote ne se serait pas chargé de si grands travaux et de telles tâches. Aristote n'a pas donné de priorité absolue à ces biens, mais il pourrait avoir considéré qu'un savant fait preuve de prévoyance et s'acquitte de sa fonction surtout en précisant à quel point il est important d'être éduqué à la maison, avant tout pour les rois, lorsque ce sont non seulement leurs parents, mais aussi le peuple qui confie ceux-ci au professeur pour qu'ils soient formés et instruits, puisqu'Aristote lui-même a aussi éprouvé un soin semblable chez Platon et a appris quels élèves Socrate avait

et avec quelle prévoyance ceux-ci étaient instruits ; grâce à l'enseignement, ceux-là ont augmenté les avantages, le prestige et la gloire de leur patrie, bien qu'ils fussent de simples particuliers. Il faut donc souhaiter que cette vertu soit la première dont le maître d'école, le docteur ou le précepteur fasse preuve : il doit saisir par l'esprit l'importance de cette affaire pour accomplir honorablement sa fonction. Quand cela aura été établi, l'attention que nous réclamons en tant que deuxième vertu ne fera pas défaut. Sans cette dernière, rien de grand ni de brillant n'a jamais pu être réalisé.

[1.2] L'attention

Celle-ci a donné du talent oratoire à Antoine, Crassus et Cicéron. Nous lisons et apprenons quels orateurs ils étaient. Selon Sophocle, cette attention a rendu Ulysse digne de l'admiration de Minerve : « Toujours en chasse, fils de Laërte, toujours à quêter un moyen de surprendre tes ennemis⁶¹ ! »

En effet, le professeur attentif se met en quête de toutes les cachettes avec le plus de sagacité possible, il les explore et poursuit les pistes de toutes les affaires comme en chassant afin que rien ne soit passé sous silence par les savants, dissimulé par la nature ou caché quelque part après avoir été négligé par légèreté parce qu'il ne le recherche pas.

[1.2.1] Les trois parties du devoir que l'attention doit accomplir

Mais l'attention du précepteur se décompose en trois parties : premièrement, il reconnaît les choses qu'il a un jour apprises, deuxièmement, il connaît les choses qu'il ignore et troisièmement, il se demande comment il peut transmettre ses connaissances au prince, son élève, pour qu'il atteigne tout ce qui est nécessaire pour les mœurs, pour la prévoyance, pour l'érudition et pour la vie en faisant le minimum d'efforts et sans aucune peine.

Mais quel malheur ou plutôt quelle misère a régné à notre époque ? Combien de choses qui n'étaient pas nécessaires nous ont été proposées quand nous étions enfants ? Combien ces choses étaient-elles inutiles, mauvaises, barbares, même désordonnées, mal guidées et irrationnelles ? Mais pourtant, parce que nous avons aussi appris auprès d'autres personnes certaines choses importantes et remarquables et que nous nous les sommes procurées nous-mêmes, c'est un signe d'attention que de rechercher ces choses et de les distinguer entre elles en fonction de la nature, de l'ordre, de la nécessité, de l'utilité, de la manière, et de la facilité, pour que nos préparatifs soient non seulement riches, mais aussi variés, mis en ordre et bien présentés.

La même chose doit être retenue quand il est question de ce dont je parle plus loin, car parce que nous ne lisons pas pour nous-mêmes mais pour les élèves, les genres de tous les textes écrits doivent être goûtés. Lorsque nous trouverons quelque nourriture saine pour l'estomac de l'enfant, il nous faudra la cacher pour l'offrir confite et bien cuite, le moment venu. Quand ces deux choses auront été achevées, la délibération suivra. Nous nous demanderons comment la présenter, quels ingrédients choisir, et selon quel ordre les servir et ce qu'il faut enseigner à un plus grand nombre de personnes.

61 Voir SOPHOCLE, *Ajax*, DAIN, Alphonse (éd.) / MAZON, Paul (trad.), Paris 2002, s. p., l. 1-2.

[1.3] La bonne foi

Mais l'attention doit aussi être accompagnée de bonne foi. Il faut juger celle-ci selon l'utilité et le progrès de celui qui apprend. En effet, il y a beaucoup de gens qui ne montrent de l'attention qu'à eux-mêmes, non pas à leurs proches. L'attention de certains hommes fait aussi en sorte qu'ils font étalage de tout ce qu'ils ont. Cette dernière est trompeuse. Mais c'est une attention utile que nous réclamons. Donc celui qui instruit d'autres pour apprendre lui-même recherche son propre avantage, non pas celui de l'autre, et celui qui cherche à être loué parce qu'il a entraîné la mémoire d'un enfant à réciter des vers latins et grecs expose les marchandises produites en peu d'heures, mais il n'a pas voulu que les facultés et ressources cachées de son protégé soient sollicitées.

[1.4] L'érudition

Nous avons donné la quatrième place à l'érudition et la cinquième à la religion alors que la religion mérite cependant d'être évoquée en premier, juste avant l'érudition, mais ceci a dû se faire selon cet ordre ; je dois clairement exprimer mon avis.

Ce précepteur-là doit donc être prévoyant et diligent ; il faut qu'on puisse se fier à lui et qu'il soit fidèle ; il est indispensable qu'il s'y connaisse dans les arts ainsi que dans la science de choses multiples et variées. Il s'agit d'une compétence littéraire et d'un savoir très différent de celui dont j'ai tout d'abord parlé, d'un savoir universel exposé au public par tous les spécialistes. Mais c'est la compétence des hommes érudits. Sans elle, ces trois premières vertus peuvent seulement réaliser quelque chose d'ordinaire et de plébéien pour l'éducation des enfants. Mais d'habitude, cette compétence fait naître quelque chose d'exceptionnel, de brillant et d'admirable dans les dispositions naturelles des hommes.

Donc souhaitons que le maître du prince, enfant, soit tel que Conrad Heresbach l'a été ou plutôt tel qu'il est maintenant : ayant fait carrière dans l'enseignement des Lettres, expert dans un grand nombre de domaines et ayant acquis un jugement perspicace, une dignité affable et une bienveillance noble de telle sorte que l'érudition semble avoir atteint non seulement la perfection, mais aussi une élégance des mœurs qui concorde avec celle-ci.

Car être instruit par un professeur arrogant, morose, odieux et désinvolte est absurde, si l'on peut toutefois tenir pour savants ceux qui se comportent ainsi, bien qu'il y ait dans chaque espèce d'hommes importants quelques-uns qui ne sont pas conformes, tels que des orateurs comme Erucius⁶², Curtius⁶³ et Mamercus⁶⁴, des

62 Probablement Érykios de Cyzique (fl. 50 av. J.-C.) qui est l'auteur de quatorze épigrammes contenues dans l'*Anthologie grecque*. „Erucius, of Cyzicus“, in: HORNBLOWER, Simon / SPAWFORTH, Antony (sous la dir.), *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford 2012, p. 537. Spitz et Tinsley ont noté erronément « Erucius of Cyzius ». SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 395, n. 4.

63 L'identification n'est pas sûre. Il s'agit probablement de Quintus Curtius Rufus, rhétoricien et historien du 1^{er} ou du début du 2^e s. ap. J.-C. Il a écrit l'œuvre *Historiae Alexandri Magni* en dix livres, dont certaines parties sont perdues. Il est également possible que Sturm se réfère à Curtius Montanus qui est poursuivi sous Néron pour ses poèmes satiriques. „Curtius Rufus, Quintus“ et „Curtius Montanus“ in: HORNBLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 400. Spitz et Tinsley ont opté pour Quintus Curtius Rufus. SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 395, n. 4.

64 Mamercus Aemilius Scaurus est un orateur distingué et consul suffect en 21 ap. J.-C. Il se suicide en 34 après

poètes comme Marsus⁶⁵, Zoïle⁶⁶ et Chaerilus⁶⁷, des sénateurs comme Valgula⁶⁸, Asellus⁶⁹ et Mancius⁷⁰, des généraux aussi et des chefs comme Thersite⁷¹ ou Glaucos⁷² que l'on ne critique pas pour leurs crimes, mais dont l'on moque les sottises.

Cependant, certaines choses se passent avec une plaisante maladresse, comme l'on peut lire que Scipion⁷³ et Lélius⁷⁴ avaient l'habitude, pour se distraire, de ramasser

-
- avoir été accusé de *maiestas*. „Aemilius Scaurus, Mamercus“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 22. Spitz et Tinsley proposent Mamercus, le tyran de Catane, qui est exécuté en 338 av. J.-C. Ce Mamercus n'est pas un consul. SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 395, n. 4.
- 65 Domitius Marsus est un poète du temps d'Auguste. Il a écrit entre autres une collection d'épigrammes satiriques appelée *Cicuta* et une épopée *Amazonis*, qui n'a pas été admirée. „Domitius Marsus“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 474. Spitz et Tinsley ont choisi Marcius, un « devin illustre » chez Tite-Live et auteur de prophéties. Cette attribution ne nous paraît pas convaincante. SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 395, n. 5.
- 66 Zoïle d'Amphipolis (4^e s. av. J.-C.) est un philosophe cynique et le maître d'Anaximène de Lampsaque. Il est célèbre pour ses critiques contre Homère (« *Homeromastix* »). „Zoïlus“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 1591-1592.
- 67 Il s'agit probablement de Choerilus d'Iasos (Iasus), un poète qui a accompagné Alexandre le Grand et qui est considéré par Horace comme un mauvais poète. „Choerilus of Iasus“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 311. Spitz et Tinsley n'ont pas proposé d'identification pour l'homme appelé Charilius dans leur propre traduction. SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 180 et 395, n. 5.
- 68 Il n'est pas clair quel consul est évoqué ici. Nous n'avons pas trouvé de consul qui s'appellerait Valgula, seulement un consul suffect (12 av. J.-C.) du nom de Valgius Rufus, qui a écrit entre autres des *Carmina* et qui a traduit le manuel de rhétorique de son maître Apollodore de Pergame. „Valgius Rufus“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 1536. Spitz et Tinsley n'ont pas fait de suggestion.
- 69 L'identification n'est pas sûre. Un homme politique plus connu est Sempronius Asellio, historien romain et tribun militaire à Numance en 134-133 av. J.-C. Cependant, il n'est pas consul. Un certain Claudius Asellus, désigné dans les *Periochae* (48,13) de Tite-Live comme *consularis*, est empoisonné vers 154 av. J.-C. par sa femme Licinia. Or, il y a peu d'informations sur lui. Spitz et Tinsley ont opté pour Asellio. „Sempronius Asellio“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 1344. Voir „Infames Romani“, URL: https://poolcorpus.univ-jfc.fr/infames-romani/ALL/92b39a6436cc4652867e0b57f7765352#_ftn4 (consulté le 15.2.2021).
- 70 Gaius Hostilius Mancinus [!] est consul en 137 av. J.-C. Envoyé en Hispanie pour combattre les Numantins, il est défait et un traité humiliant pour Rome est conclu. Or, le sénat rejette le traité et livre Mancinus aux Numantins. „Hostilius Mancinus, Gaius“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 709.
- 71 Thersite, décrit par Homère comme l'homme le plus laid au siège de Troie, critique Agamemnon avant qu'il ne soit châtié par Ulysse et qu'il fonde en larmes devant l'armée. Dans plusieurs sources non homériques, Thersite est tué par Achille d'un coup de poing. „Thersites“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 1464.
- 72 Glaucos, fils d'Hippolochos, est l'un des capitaines des Lyciens à la guerre de Troie. Il est tué par Ajax lors qu'il se bat pour s'approprier le corps d'Achille. „Glaucus (1)“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 618. Étonnamment Spitz et Tinsley ont proposé comme identification Glaucias, le roi d'Illyrie (« Thersites and Glaucius [!] King of the Illyrian folk called Taulantians. He fought against Alexander the Great in 335 B.C. [...] »). SPITZ / TINSLEY, *Johann Sturm on Education* (note 4), p. 395, n. 7.
- 73 Scipion Émilien, né en 185/184 av. J.-C., est consul en 147 et 134. Il est surtout connu pour le siège et la destruction de Carthage à la fin de la troisième guerre punique. Il décède en 129. „Cornelius Scipio Aemilianus Africanus (Numantinus), Publius“, in: HORNBLLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 381-382.
- 74 Lélius, né vers 190 av. J.-C., est un orateur réputé et consul en 140. Il est un ami intime de Scipion Émilien et la figure centrale dans l'œuvre *De amicitia* de Cicéron. „Laelius (2), Gaius“, in:

des coquillages et des mollusques près de Caiète et de Laurente. On a rapporté qu'Archimède, le mathématicien très instruit, avait couru à la maison, le corps nu, comme il avait découvert, se trouvant aux bains publics, la méthode de calcul permettant de préciser combien d'or de bonne qualité un artiste cupide avait prélevé d'une certaine quantité, et qu'il avait crié *Eurêka*, un terme grec appartenant au vocabulaire des mathématiciens. Nous pouvons supporter les fadaises des hommes de cette espèce et ils en tirent un jour profit, comme nous le montrerons bientôt, mais personne ne regarde ceux qui sont déplaisants, qui présument des choses, qui sont arrogants, querelleurs, lunatiques, et finalement aussi ineptes sans rire de leur ridicule ni souffrir des connaissances littéraires et scientifiques qu'ils ont acquises en vain.

Pour cette raison, nous cherchons un maître d'école qui sache instruire les enfants d'une manière saine : d'une part, il doit leur apprendre beaucoup d'autres choses importantes, d'autre part il doit leur transmettre avant tout des connaissances sur l'Antiquité et sur la science politique ; sans celle-ci, de bons timoniers et des hommes se trouvant à la tête des affaires publiques peuvent rarement exister. À partir des positions de Socrate, Platon a accordé une si grande valeur à l'érudition et à la connaissance des choses qu'il a confié les affaires publiques aux philosophes, ce que je voudrais pourtant modérer. Car après Socrate, il y a eu trop de philosophes maladroits.

L'Antiquité a accordé à la compétence politique une telle valeur que l'on a uni Égérie à Numa Pompilius alors qu'il était vraisemblable que ce dernier ne détenait pas l'ensemble de ce savoir-faire, de même qu'Homère a uni Minerve à Ulysse pour qu'il soit chaque jour instruit par elle.

Sans aucun doute, l'Antiquité et l'histoire regorgent d'exemples sur l'enseignement et sur la vie de l'ensemble des États et de la cité.

À la place des histoires qui n'existaient pas à cette époque, Ulysse a appris, au cours de son Odyssée, les mœurs de beaucoup de peuples. Selon Horace, il a examiné soigneusement et abondamment les mœurs des hommes et les villes et pour cette raison, Homère a donné à Nestor trois âges pour qu'ils lui fournissent le souvenir de beaucoup d'événements importants. Et afin que nous délaissions les légendes, il n'y a aucune histoire plus ancienne que celle de Moïse, aucune qui n'ait une plus grande autorité : la durée de sa vie a appris aux patriarches beaucoup de choses utiles, nécessaires et brillantes. Mais après que Dieu eut raccourci le cours de la vie humaine pour châtier les péchés et lui eut fixé une limite courte, le genre humain vit à la place de la durée de sa vie et à la place d'une expérience de longue durée avec le don de l'histoire, et il a donné aux mortels Moïse et les prophètes pour qu'ils puissent apprendre d'eux beaucoup de choses simultanément.

Mais s'il y a quelque genre humain que le souvenir de l'Antiquité concerne avant tout, c'est celui des magistrats, des rois, des princes au pouvoir. Il convient que ceux-ci apportent à une telle charge non seulement leur volonté et leur talent, mais aussi la connaissance et le souvenir des exemples pour délibérer, juger, organiser, être sur leurs gardes et exercer toutes les fonctions du pouvoir.

HORNBLOWER / SPAWFORTH, *The Oxford Classical Dictionary* (note 62), p. 789.

Que ce maître qui instruira les enfants des princes tienne donc avant tout compte des histoires de toutes les époques, de tous les peuples et de tous les hommes et qu'il en imprègne surtout leurs esprits pour que la prévoyance et l'expérience de la maturité semblent habiter dans leurs esprits juvéniles quand ils auront grandi et auront accédé aux fonctions de l'État.

Mais lorsqu'il est question de ces choses, il faut se souvenir que je ne dis pas ceci pour vous confier des histoires particulières. En effet, il y a aussi beaucoup d'autres choses remarquables qu'il faut apprendre. Mais cependant il est essentiel que le tout jeune homme apprenne en premier lieu des histoires, que le maître sache tout, si cela pouvait être possible, et qu'il choisisse parmi toutes les choses les meilleures qui conviennent à son âge et à ses forces, ce qui révèle la façon d'enseigner dont je parlerai plus loin, quand il sera question de la modération.

[1.5] La religion

Maintenant, il faut regarder de près la cinquième vertu, à savoir la religion. Cette vertu à elle seule embrasse complètement toutes les autres. En effet, dès que la religiosité occupe l'esprit de quelqu'un, il est alors nécessaire que là, toutes les vertus se précipitent immédiatement ensemble et qu'elles se propagent. C'est tellement clair que, même si la théorie des stoïciens était obscure, elle pourrait cependant se comprendre dans la religion ; car ceux-là ont dit que tous ceux qui avaient une seule vertu ne les obtenaient pas toutes, mais les possédaient déjà.

Ici, par religion, moi, je désigne non seulement la piété, mais aussi la connaissance de la divinité. Ainsi, il arrive que ce domaine constitue partiellement une petite fraction de l'érudition, partiellement une certaine vertu extraordinaire de l'homme, allumant le feu de l'amour divin chez l'homme. De même que certains réclament de l'orateur qu'il soit un homme de bien, moi, je demanderais au maître qu'il soit religieux ; il ne doit exercer aucun métier exceptionnel, mais il doit être au service de tous les chrétiens et inspirer le cœur des hommes d'un sentiment religieux afin qu'ils craignent, aiment, vénèrent, implorent, prient et supplient Dieu, et ceci sans aucune fausse superstition, mais avec du savoir. Car la vraie religion ne peut pas reposer sur l'ignorance de la divinité. Voilà la raison pour laquelle nous réclamons pour le prince, enfant, un professeur tel qu'il puise des eaux saines et célestes de la vie à sa bouche comme à une source.

En effet, non seulement la religion, mais aussi la superstition sont fixées par des racines très profondes et la superstition permet moins que la religion d'être enseignée. Après que celle-là a obtenu des racines, elle ne peut pas être arrachée aux esprits des hommes.

Pour que nous croyions que ceci est vrai, Dieu a voulu que nous soyons instruits d'avance par des exemples extraordinaires liés par un enchaînement de nombreuses époques. C'est pourquoi certaines nations ont adoré non seulement le soleil et la lune, quelques hommes ayant rendu des services aux mortels ont été classés parmi les dieux et des dieux ont été conçus avec des noms, comme Flore Robigus⁷⁵, Lympha

75 Robigus est le dieu romain des cultures céréalières.

et le Bon Succès, mais des animaux ont aussi été tenus pour des dieux et ceci a été le cas chez les Égyptiens qui ont pourtant une finesse d'esprit grâce au mélange bien dosé de leur région et qui s'arrogent l'invention des Lettres et des arts. Et qui aurait pu, en ces temps-là, extirper ces erreurs et cette superstition monstrueuse de leurs opinions sur lesquelles ils insistaient ? Socrate a été tenu pour le plus sage de toute la Grèce et pourtant, il a commis les mêmes erreurs au sujet des dieux et il a tenu son démon pour un dieu.

Marcus Varron est proclamé très instruit. Voici ses idées. Voici ses idées. Qu'est-ce qu'il demande en priant au début de ses livres sur l'agriculture : « J'adresse aussi des prières à Lympha et à Bonus Eventus⁷⁶ [...] »⁷⁷? Qu'est-ce que cela est d'autre que l'action de prier des paroles au lieu d'une divinité ? Mais comment est-il amené à croire que ce sont des dieux ? Il dit : « [...] parce que sans eau toute culture est aride et fait peine à voir [...] »⁷⁸.

Ô dialecticien, parce que la sécheresse naît sans eau, faut-il pour cette raison que Lympha soit honorée à la place de Dieu ? Parce que sans bon succès et sans bonne fin, dit-il, il s'agit de tromperie et non de culte : est-ce que c'est argumenter ou avoir perdu l'esprit ? Je peux pardonner à Ajax qui fouette les bœufs à la place des hommes, mais je ne peux pas pardonner à Varron qui adore sa Lympha, cet homme important dans la République qui lisait et écrivait beaucoup, qui avait beaucoup d'expérience et de pratique ; alors qu'il voyait que les Égyptiens raffolaient de leur Crocodile, il ne s'est pas rendu compte qu'il aimait à la folie sa Lympha. Sous l'influence de l'éducation, de l'habitude et de la persuasion, nombreux sont ceux qui commencent à mentir, à tel point que ceux qui sont les plus clairvoyants voient trouble, ceux qui ont l'odorat le plus subtil ne sentent pas, ceux qui ont l'esprit le plus pénétrant ne comprennent pas, que leur sagesse paraît être de la sottise et qu'ils poursuivent leur chemin dans cette direction et meurent, même après avoir été avertis à plusieurs reprises. Moi, je pardonne d'autant plus aux juifs qui, à cause de ces horribles erreurs, ne permettent pas d'être éloignés de leur Moïse mal compris, des prophètes cachés pour eux-mêmes, et de leur Dieu mutilé ; je pardonne même aux musulmans qui préfèrent aussi se tromper légèrement dans leur manière d'honorer Dieu plutôt que d'honorer une multitude de dieux trompeurs. Mais comment pouvons-nous louer Numa Pompilius qui a imaginé son Égérie et a transmis ce mensonge à son peuple, alors que les Romains l'ont tenu pour un homme très instruit, très saint et très expérimenté en ce qui concerne les pratiques religieuses ? Cette tache si honteuse ne reste-t-elle pas collée à ce point à ce très grand roi que toute sa religiosité nous semble avoir été salie ?

Et pour en revenir à mes juifs auxquels il semblera que j'ai accordé quelque place dans les cités parce que je les excuse de leur fuite devant une divinité vaine et un faux culte, leur dieu ne semble-t-il pas les avoir privés de tous leurs sens alors qu'ils reconnaissent être depuis très longtemps tourmentés par ces maux, bien que leurs

76 Bonus Eventus est une personnification divine romaine et Lympha est la déesse romaine de l'approvisionnement en eau.

77 VARRON, *Économie rurale*, livre I, HEURGON, Jacques (texte établi et traduit), Paris 1978, p. 9.

78 VARRON, *Économie rurale* (note 77), livre I,1, p. 9.

fléaux ainsi que la destruction de tout le peuple soient largement prédits ? Ils ne peuvent cependant pas ouvrir les yeux pour voir la lumière comme ceux qui sont accablés par un cauchemar et qui sentent le mal, mais qui, dans leur sommeil, ne peuvent pas comprendre d'où il vient. La foi des juifs dans leur culte est si grande que, s'ils le pouvaient et si un messie puissant, imaginaire et séditieux apparaissait, ils n'obéiraient à aucun mortel de quelle que religion qu'il soit, qu'ils penseraient que la terre a été créée et constituée pour eux et qu'ils élimineraient les autres mortels par les flammes et par le meurtre ; en conséquence, leur religion est non seulement vraie, sérieuse et sainte, mais aussi fausse, dure, exigeante, obstinée et cruelle.

En fait, que dirons-nous de la religion turque ? Son modèle peut nous apprendre une seule chose : la vérité d'une religion ne peut être prouvée ni par une bonne issue ni par la sévérité de la doctrine ni par les progrès des époques. Car depuis combien d'années déjà règnent-ils, protègent-ils leur religion et font-ils la guerre pour leur bon droit ? Avec quelle constance tout un peuple fait-il confiance à un tyran et l'honore-t-il ? Mais avec quelle dureté et quelle rigueur, ces hommes observent-ils leurs cultes et leurs habitudes, même si leur attitude est assurément fausse, même si tout repose sur des mensonges et n'a aucune valeur ? Combien de succès rencontrent-ils même et quelle sorte de succès ?

Dans un coin sur la terre s'est réuni un groupe unique d'hommes audacieux qui règne déjà en Afrique, qui occupe une assez grande partie de l'Europe, qui exerce déjà son commandement et son pouvoir sur toute l'Asie et que même nos monarques n'appellent pas maître, mais grand maître dans les ambassades. Ou serait-il étonnant qu'il croie avoir succédé à ses ancêtres au pouvoir par la volonté divine et que l'autorité sur tous les peuples ait été confiée par Dieu à ses ancêtres, pour ainsi dire placée entre leurs mains, donc sans qu'il doive avoir mauvaise conscience ? Combien de milliers d'hommes celui-là a-t-il maintenant en tant d'années vaincus, persécutés, tués et supprimés ?

Il est tellement important qu'un prince qui défend sa religion par le glaive, non pas par l'enseignement, soit bien instruit. Quelle que soit la religion dans laquelle il a été élevé, il est tellement nécessaire de veiller soigneusement à ce que rien de faux ne s'insinue dans la religion soit par le vice des époques, soit par l'inexpérience des hommes, soit par l'hypocrisie de personnes malhonnêtes, notamment comme nous sommes instruits par les modèles de tant d'époques et de peuples.

De fait, qu'y a-t-il eu de plus remarquable à Athènes, alors, quand l'enseignement de toutes les disciplines a été florissant, qu'y a-t-il eu de plus saint que les fondateurs de cette cité, Neptune et Minerve ? Qu'est-ce qui les a plus convaincus que le fait qu'ils sont des dieux, alors que ce ne sont que les noms imaginés et vains d'une religion impie ? L'opinion sur ceux-là a eu une si grande autorité que leurs sages mathématiciens et philosophes, ayant très soigneusement cherché à découvrir comment le cercle peut être complété de manière à former le carré, ne se sont pas demandé comment il peut s'avérer que ceux-ci sont des dieux alors qu'ils devaient combattre pour eux comme pour leur patrie. Mais le carré du cercle a aussi été trouvé. Il n'aurait pas influencé le sommet de la philosophie autant que la hache et la dolabre, avec lesquelles un tronc rond ou courbe est équarri sans grands efforts, ont influencé

l'architecture. À ce sujet, il est aussi très étonnant que les Athéniens aient été plus sots dans les choses qu'ils pensaient savoir que dans ce qu'ils reconnaissaient ne pas savoir. Ils honoraient le temple du dieu inconnu et lui ont donné ce nom parce que, disaient-ils, il n'était pas connu. Si les philosophes l'avaient aussi cherché et avaient découvert qu'il était appelé Jésus et nommé Christ ou si les magistrats s'étaient demandé ce que les ancêtres avaient donc édifié comme sanctuaire, un sanctuaire sans apparence, sans forme et sans désignation, ils auraient peut-être été plus cléments lors du procès de Socrate. Puisque ce dernier suivait son démon, il a été accusé d'honorer de nouveaux dieux et de mépriser les dieux de sa patrie.

À plus forte raison, moi, je pardonne aux magistrats de nos époques et de notre croyance qui se montrent sévères quand ils défendent leur religion. Car s'il faut protéger la religion par la force et si les Romains ont pu le faire avec leur Jupiter Capitolin et avec leur Romulus national, si Athènes l'a fait avec sa Minerve, les Égyptiens avec le chat et le crocodile, pourquoi une sévérité similaire ne devrait-elle pas être retenue pour la religion des chrétiens que non seulement mille cinq-cents ans ont stabilisée, que des preuves et des raisonnements renforcent, que des prodiges ont prouvée, mais aussi que les antécédents des patriarches et les prédictions des prophètes en tant de siècles passés auparavant ont entièrement approuvée ? Certes, je pardonne à ces magistrats, mais en gémissant, en pleurant et en souhaitant que leur esprit soit capable d'un meilleur jugement.

S'il suffit qu'une religion soit sévère, celle des empereurs romains a été la plus sévère, s'il suffit qu'elle soit variée, celle des Égyptiens a été la plus variée, s'il suffit qu'elle soit honorable, qu'y avait-il de plus honorable à Rome que les coussins des dieux et les cultes urbains, s'il suffit qu'une religion exprime la constance, qui est plus permanent que le roi de Tunis⁷⁹ dans sa religion turque et que ce roi des Numides qui est en lutte contre César ? Les troupes des martyrs célestes révèlent que les fausses religions contenaient du respect, de la constance, de la sévérité. Loin de ces encouragements-là, les martyrs ont été conduits aux supplices. Si nous voyons que ceux qui les ont soumis ont péché, qu'ils ont cependant constamment péché et qu'ils sont convaincus par leur religion, pourquoi ne respirons-nous pas un tout petit peu et envisageons qu'il se peut que notre cruauté ne plaise pas à Dieu ou que les juges, les théologiens ou la coutume se trompent ou encore que ceux qui souffrent dans les supplices soient plus heureux que ceux qui condamnent ?

Encore et encore, les magistrats et les princes doivent se demander qui sont donc ceux qui conduisent les accusés vers les flammes et vers les tortures. Car ce n'est pas le glaive du bourreau frappant les nuques qui brille, mais celui du prince et ce n'est pas la main du bourreau qui allume le bûcher et attise la flamme, mais la main droite du prince. Ainsi, ni les licteurs ni les bourreaux ne risquent de juger injustement, mais les magistrats qui doivent prendre la responsabilité de leur faute lors du jugement céleste s'ils rendaient un mauvais jugement.

Voilà pourquoi il faut que le prince, enfant, apprenne de ce précepteur que nous réclamons la véritable religion qu'il doit défendre de son glaive afin d'être capable de non seulement diriger les siens, mais aussi de gouverner avec équité et intégrité. En effet, l'ignorance n'excuse pas les magistrats. Car ni le roi des Numides, ni

79 Littéralement : Qu'est-ce qui est plus permanent que le roi de Tunis [...] ?

celui des Perses ou celui des Turcs ne seraient excusés ni par la même habitude qui a trompé aussi les juifs ni par la durée des temps. En effet, la religion des Grecs a été la plus ancienne et celle des Romains a été très ancienne. Certes, non que la religion chrétienne ne soit pas très sûre, mais non seulement nous réclamons la religion chrétienne, mais nous demandons aussi qu'elle soit pure et incorrompue. Car comme rien ne doit être plus pur que la religion, rien non plus n'est plus facilement corrompu par l'arrivée de la superstition.

Voilà pourquoi il est du devoir des hommes bons et savants de se battre contre les cultes impies et contre l'hérésie, d'affronter la mort pour le dogme honnête, pur, sincère, sain et de mépriser les tortures. Car, comme dans la République de Platon et d'Aristote, de mauvaises lois ne doivent pas être instaurées et endurées afin qu'aucun changement dangereux pour l'État ne se soulève, ainsi au sein du peuple chrétien, il faut désavouer le culte irrégulier, la prière impie et l'opinion contre les commandements du Christ et de Dieu. Dans la religion, il convient d'être fidèle et juste, même si la terre s'écroulait.

Donc, ces âmes qui ont permis à notre époque que leur sang soit versé pour la pureté de la religion sont heureuses et vraiment célestes, et je ne saurais pas dire si ces âmes n'ont pas subi le martyre avec autant de courage que les premiers martyrs de l'Église⁸⁰. Car ceux-ci ont supporté le jugement des hommes selon cette règle puisque, disent-ils, le Christ est le fils de Dieu et qu'il partage la même divinité avec son père, mais ceux-ci, puisque, selon eux, le dogme a été perverti, que les cultes ont été déshonorés, que des lois impies se sont insinuées peu à peu dans l'Église et qu'ils croient que l'on doit remédier aussi à tout ceci, comme il est le devoir d'un prince chrétien de veiller sur ces esprits dans ce corps mortel pour qu'aucune injustice ne soit faite. C'est pourquoi il faut qu'il soit doté dès l'enfance des préceptes de la doctrine chrétienne afin qu'il honore la justice, défende la religion et ne permette pas qu'elle soit souillée, cette religion qui est déjà très entachée.

[1.6 La modération]

Mais je vais dire encore plus que je l'ai décidé au sujet de la religion. Venons-en à la dernière partie qui a été celle de la modération, une vertu propre au maître, c'est-à-dire à l'homme érudit. Celle-ci fait en sorte que l'enfant apprenne avec plaisir ce qu'il apprendra. Celle-ci apporte de la facilité aux choses difficiles, celle-ci enseigne tout, celle-ci supprime le dégoût, celle-ci enlève les soucis des mères qui ont l'habitude de craindre une santé fragile des enfants pendant leurs études, d'avoir peur de l'alourdissement de leur caractère, de redouter la dureté de l'enseignement ou d'appréhender la morosité du maître. Finalement, celle-ci efface toute inquiétude que l'éducation de l'enfant a en elle.

L'enseignement joyeux

La sentence prononcée par Socrate dans le deuxième livre sur la République doit en effet retenir la plus grande attention : « dans l'âme en revanche aucune étude forcée ne s'établit de façon permanente »⁸¹.

80 Nous tenons à remercier l'expert anonyme pour sa suggestion de traduction.

81 PLATON, *La République*, livre VII, in: ROBIN, Léon, *Platon, Œuvres complètes*, vol. 1, Paris 2016, p. 1132.

Socrate a entièrement raison et il n'a pas remis en cause cette pensée, mais il l'a affirmée. Car il ne convient pas qu'un caractère libre soit pris au piège par une discipline d'esclave. Parfois, les labeurs du corps peuvent être violents. Les exercices de l'esprit veulent être libres et volontaires à la fois. En effet, tout ce qui est imposé aux esprits humains qui ne veulent pas et qui le refusent est écarté dans un mouvement léger, dès que l'occasion s'est présentée.

[Les parties de la modération]

C'est pourquoi il faut suivre la parole de Socrate dans ce même passage de Platon :

« Garde-toi donc, repris-je, excellent homme, de donner par force aux enfants l'aliment des études, mais que ce soit en le mêlant à leurs jeux »⁸².

Si l'on en croit cette parole, la modération du professeur doit être divisée en deux parties dont l'une est celle du corps, l'autre celle de l'esprit, c'est-à-dire que l'une est celle du jeu, l'autre celle de l'enseignement, l'une celle du plaisir joyeux, l'autre celle du plaisir sérieux. Pourtant, toutes les deux sont une volupté vraiment utile. Nous voulons que celle-là ne soit jamais absente de l'enseignement dispensé pendant l'enfance et l'adolescence. Car le fait que les cités les plus nobles de la Grèce ont voulu que les Muses et Apollon soient les gardiens d'un tel enseignement n'est pas dénué de raison.

Les exercices des jeunes

Donc je juge non seulement licite, mais aussi indispensable de chanter aux heures prévues, de participer aux chasses, aux natations, aux manœuvres militaires et de s'exercer souvent au saut et à la course. Pour cette raison, le maître qui instruit le prince, enfant, chez qui toutes ces qualités dont il a été question sont présentes, doit tout aménager en fonction de l'âge, des forces, du temps, de la volonté et du mode de vie. Les chasses sollicitent une certaine espèce de courage militaire. La natation aussi a ses bienfaits, ainsi que les sources historiques l'enseignent sur Gaius Jules César. Les manœuvres à cheval sont des exercices propres aux cours princières. Le saut et la course aussi conviennent avant tout à l'adolescence, mais dans ceux-ci un maître modéré doit veiller à ce qu'ils ne soient pas démesurés, inconvenants ni dangereux, à ce qu'ils n'empêchent pas, mais aident le déroulement des études de telle sorte que l'enfant croie que toutes ces choses favorisent la vertu et la formation, de telle sorte qu'il sache que parmi les généraux et les chefs, ceux qui avaient été capables d'associer la compétence politique et l'enseignement des Lettres au courage militaire l'ont toujours emporté en gloire sur tous les autres, comme on le lit au sujet de Jules César, d'Alexandre de Macédoine et de beaucoup d'autres. Ce maître que nous esquissons ici pourra correctement appliquer les enseignements de ces exemples-là.

[Les compagnons de jeu et les condisciples du prince]

Mais il est très important de savoir quels compagnons de jeu le prince a lors des exercices et quels condisciples lors des études. Il ne faut pas les chercher seulement dans la noblesse même, mais aussi dans l'ensemble du peuple et dans les peuples extérieurs, bien au contraire, il faut prendre garde avec le plus grand soin que ceux à qui la vertu, l'honnêteté et l'instruction ne semblent pas être agréables et remarquables n'accèdent pas à cet enseignement, à ces études et ces jeux destinés

82 PLATON, *La République*, livre VII, in: ROBIN, *Platon* (note 81), vol. 1, p. 1132.

à la jeunesse. Ce domaine doit être dérobé aux yeux impudents et doit être défendu contre les influences pernicieuses des hommes mauvais pas moins que chez les poètes, les baignades de Diane, de telle sorte que ces jeux-ci concourent aussi à la culture de la vertu et aussi à l'élégance des Lettres.

En effet, toutes ces choses - les chants, les courses, les danses, les chasses, les manœuvres, les combats à l'épée - ont leurs expressions, leurs règles de communication, leurs exemples issus des histoires. Les élèves emporteront ceux-ci de l'école des Lettres dans le gymnase du corps et du gymnase dans l'école. Car si la modération que nous réclamons se trouve chez le maître, il faut que ces exercices-ci se fournissent en abondance une aide mutuelle et reçoivent des aides réciproques successives.

Mais beaucoup de gens s'étonneront que moi, je donne des recommandations pour ces choses-ci, bien que je n'aie même pas été tenu de concéder les choses dont je ne dois pas rendre compte à ce moment précis. Il me suffit de comprendre et de savoir qu'il s'agit d'un vieil enseignement des Perses et des Grecs et que nos époques aussi et nos mœurs nous instruisent, puisque cette habitude ou plus exactement cette méthode a été abandonnée, qu'il y a pour cette raison un si petit nombre de princes qui ont été capables d'associer la grandeur de l'enseignement à l'importance des pouvoirs et des règnes. Car quelle autre raison y a-t-il que le fait que la connaissance des Lettres semble difficile, exigeante, désagréable et pénible et que les exercices du corps semblent être plus naturels, bien que tous deux soient également de nature compatible, si la mesure était maintenue et si le maître les associait à temps et de manière appropriée ?

Mais parce qu'à cet âge-ci, les dispositions naturelles des enfants sont enchaînées, suivant nos mœurs, par les livres, comme pendant l'enfance par les nourrices dans le berceau, sans instruction lors des jeux et lors des exercices, ils ont de l'aversion pour ce qu'ils sont contraints de faire et ils réclament ce dont ils sont écartés. Il arrive ainsi qu'ils repoussent les Lettres lorsqu'ils sont emmenés des bancs du maître aux cours d'équitation, qu'ils aiment de nouveaux maîtres et estiment que la tyrannie règne dans les écoles et la liberté dans les écuries, et qu'il est donc d'autant plus utile et avantageux d'apprendre ceci plus pendant l'enfance de telle sorte que, avant d'être âgé de seize ans, le jeune homme connaisse très bien non seulement l'école, mais aussi l'apprentissage du métier militaire et qu'il puisse chasser, nager, faire des courses à cheval aussi bien et avec le même art que ces maîtres du prince eux-mêmes qui ont été placés à la tête de ces choses-ci.

Mais étudier la littérature est une affaire odieuse, laborieuse et désagréable. Moi, j'étudie la littérature depuis trente-six ans déjà et cela fait déjà vingt-trois ans que j'enseigne les mêmes Lettres que j'ai étudiées. Sans doute ne puis-je pas voir en quoi les Lettres sont pénibles, je parle de peine, en quoi, dis-je, elles ne font pas plaisir, si elles étaient transmises par un professeur et maître tel que je veux qu'il soit ici et dont moi, je pense, avant tout en ce moment, qu'il est comme Conrad Heresbach. Car combien d'érudition, quelle connaissance des choses et quelle connaissance de quels livres le discours qu'il a tenu autrefois au sujet de la langue et des Lettres des Grecs à Fribourg, quand il était un jeune homme, et chez lequel moi, je n'ai pas permis qu'il soit aussitôt après caché dans les bibliothèques de quelques-uns contient-il ?

Quels pinceaux d'un riche peintre, quelle grande connaissance d'une langue étoffée

– pour le dire ainsi –, habilement expressive et savante comme modèle contient-il ? Il a tenu ce discours quand il était un jeune homme. À combien de savoir et d'expérience a-t-il pu accéder déjà tant d'années après ? Donc, celui qui sera un maître tel que l'est le docteur Heresbach, parce qu'il a beaucoup appris, lu, vu et découvert par la pratique, pourra facilement non pas diminuer, mais enlever toute difficulté que l'on rencontrera, atténuer tout ce qui est pénible, élucider tout ce qui est obscur ; il pourra aussi non seulement distinguer le mal du bien, mais aussi les choses utiles des choses nécessaires, les dernières choses des premières, pour que ni l'intelligence de l'enfant ni sa mémoire ne soient alourdies, et cela à tout moment de la lecture, de la compréhension, de la rédaction et de l'étude.

Les livres des grammairiens contiennent beaucoup trop de choses, beaucoup de choses qui sont davantage propres à la dialectique et à la philosophie qu'à leur propre art, et les enseignements sur les arts dialectiques et rhétoriques eux-mêmes peuvent plus facilement être dispensés par la voix et le jugement d'un savant qu'ils ne pourraient être expliqués dans des livres. L'enseignement des mœurs, de l'instruction civique et des lois ainsi que toutes les branches de la philosophie naturelle, de même que le souvenir de l'Antiquité et les commentaires historiques, combien de choses ont-ils déjà dans lesquelles non seulement l'ordre et l'exposé des choses pourront être éclairés par le maître, mais combien de choses pourront aussi être laissées de côté, éliminées, réunies, accumulées, poussées dans des lieux décorés, condensées dans des commentaires succincts, présentées avec art aux yeux de l'élève sur les tablettes à écrire pour passer sous silence le désordre des mots qui n'ont trouvé jusqu'à présent aucun homme qui les rassemble ni aucun qui les organise alors qu'il existe pourtant dans les deux langues des lexiques, des ressources, des dictionnaires, des commentaires et des annotations de tout genre ? La connaissance illimitée de toutes ces choses et leur mémorisation ont été refusées à la nature humaine de telle sorte que rien de facile ni d'agréable n'existe ni dans la prise en main ni dans la réalisation de cette étude sans l'aide et sans le secours de ce maître que nous avons proposé. Quelle chose fastidieuse est la plume, même pour les érudits qui ont acquis la connaissance des choses, s'ils ne l'ont pas aiguisée ? Mais c'est une méthode très sûre pour aider le jeune homme à écrire aussi bien facilement que volontiers et avec plaisir. Mais se rappeler, lors des conversations, des banquets et des réunions entre hommes, ce que l'on a lu, entendu, écrit, est si important que même les plus érudits ne peuvent pas le faire sans craindre de devoir à tout moment ressentir de la honte et d'être critiqués. Cependant, il y a des moyens grâce auxquels celui qui a été fortifié par l'enseignement ne craindra aucun Aristarque, qu'il soit critique en matière de grammaire, de poésie ou de rhétorique.

Finalement, parce que dans la nature des choses, Dieu n'a rien établi sans réflexion ni sans ordre, ni confusément, mais parce que toutes les choses ont obtenu naturellement leurs causes, leur ordre et leur harmonie, rien n'est si fortuit, si abondant et si confus qu'il ne puisse être distingué par un talent bien instruit quant à sa nature, ne puisse être associé en fonction de son apparence et réuni par genres. Tout ce qui peut arriver ou exister, dès qu'il est perçu par le sens, peut être saisi par l'intelligence et être marqué par quelque notion et tout ce qui a été lié par les époques, un enchaînement de choses, leur relation, leur similitude ou leur suite, même si cela avait un poids caché et désordonné, peut pourtant être réparti et enseigné à cause de leur simultanéité, de leur

évolution, de leurs proximités, ressemblances et répercussions et vous l'apprendrez en fournissant des efforts modérés, avec très peu de dégoût, avec nulle peine. Si l'on trouvait un maître dans un art tel que nous le voulons, qu'il soit spécialiste, maître, docteur ou professeur ou quel que soit le nom avec lequel il lui plaît d'être nommé, celui-ci pourra trouver cette chaîne de Jupiter dont parle Homère et il pourra comprendre comment est attachée cette articulation dont le ciel, la terre, tous les éléments, tous les dieux, tous les hommes dépendent et comment ils sont mus par la main droite et la volonté de Jupiter. En effet, il y a une cohérence de parenté continue de toutes les choses entre elles et, parce que les choses ont été liées entre elles par une succession ininterrompue, il est nécessaire que les mots, qui sont les signes des choses, toutes les parties de la conversation et du discours s'unissent aussi par un enchaînement continu. Ce docteur du prince qui est le nôtre comprendra comment ce qui est naturel arrive et comment ce qui est obtenu par l'art doit être achevé.

Bien que tout ne soit pas du ressort du docteur, il y a aussi des aides qu'il faut apporter au maître et qu'il faut joindre à celui-ci de la même manière que ni Galien ni Hippocrate ne peuvent facilement guérir une maladie si le malade n'accomplissait pas aussi son devoir et si les gardiens et toutes les autres choses qui sont nécessaires à la guérison n'étaient pas là. Ainsi faut-il que l'enfant aussi apporte au maître ses dispositions naturelles, son caractère et sa volonté. En effet, qui ne formerait pas plus facilement quelqu'un d'intelligent que quelqu'un de sot ? Ou qui instruirait quelqu'un d'insensé et de sot ? La prévoyance des parents aussi est requise pour que de bons condisciples soient choisis, pour que les obstacles et les préjugés du prince soient écartés, pour que l'autorité du maître soit établie et assurée, pour que toutes les choses qui sont utiles soient présentes.

[Section finale]

Quand toutes ces choses-ci s'accordent, je ne doute pas que là, le peuple ait un jour le meilleur prince et le plus sage qui, quand il était enfant, n'éprouvait presque pas de peine, pas de dégoût ni de désagrément pour ses dispositions naturelles. Celui-là consolera son père non seulement pendant sa vie, mais aussi à l'heure de sa mort, de telle sorte qu'il meurt plus volontiers à la fin de sa vie, quand il estimera confier à son peuple un héritier qui soit désiré par un peuple heureux comme prince gouverneur.

En quelque sorte, il a plu de vous le dire d'avance, Duc Guillaume, alors que j'envisageais de divulguer le discours de Conrad Heresbach pour raviver votre souvenir de ce maître et de l'enseignement que vous receviez quand vous étiez jeune homme, pour avoir, pour ainsi dire, un témoin très sûr de l'attention, de la bonne foi, de la prévoyance et de l'érudition de Heresbach afin que vous aussi, vous trouviez à temps un maître pour vos enfants que Dieu vous donnera, pour qu'il soit à disposition lorsque le moment viendra, un maître à qui la représentation de la mère et du père puisse être confiée, afin qu'il la protège contre toute tache. Le chœur des Héraclides chez Euripide parle avec une très grande prudence :

« Il n'est pour des fils plus bel apanage que d'être nés de père noble et généreux et de prendre femme en bon lieu.⁸³ »

83 EURIPIDE, *Les Héraclides*, in: MERIDIER, Louis (trad.), *Euripide, [Tragédies]*, Paris 1961, p. 127.

Les deux choses vous ont été accordées par un don divin, de telle sorte que vous avez été engendré par des parents d'une très illustre et très ancienne famille des deux côtés et que vous avez dans le mariage une telle épouse dont les parents ne sont soumis à personne aujourd'hui, en ces temps chrétiens, ni en ce qui concerne son origine, ni en ce qui concerne ses honneurs, ni en ce qui concerne sa fortune, ni en ce qui concerne la splendeur de son empire. Dieu vous a donné une fillette. Il vous donnera aussi un fils. Si celui-ci reçoit un maître tel que je l'ai montré ici, soit que vous le fassiez de vous-même, soit que vous le fassiez à l'exemple de Conrad Heresbach, je vous féliciterai du bonheur des parents et je me réjouirai pour ma patrie dans l'espoir de bénéficier d'un prince voisin qui, semblable à son père en beauté et bonté, ne permettra pas, par sa prévoyance et par sa sagesse, que le bonheur du peuple soit un jour troublé ou diminué.

Julia RABER est enseignante de latin au Lycée de Garçons Esch. La présente contribution se base sur son travail de candidature « Jean Sturm, *De educatione principum*. Édition, traduction et commentaire » soutenue avec succès en 2019 sous la direction de Franck Colotte.

Dr. Max SCHMITZ est enseignant au secondaire au Luxembourg et collaborateur scientifique à l'Université catholique de Louvain. Ses recherches portent surtout sur des manuscrits et des textes tardo-médiévaux.

Étant donné qu'une publication intégrale du travail scientifique sous forme de monographie n'est pas envisagée à court ou moyen terme, nous avons jugé intéressant de faire découvrir le travail dans la présente revue, du moins en partie, en nous abstenant de replacer l'écrit du milieu du 16^e siècle dans le contexte plus large des courants humanistes ou d'esquisser l'impact de celui-ci.